

# Les petits fêtent les grands

Autor(en): **Jy.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 43

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226057>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

gen, qui vivait au douzième siècle et dont le château s'élevait sur l'emplacement de la ville actuelle, eut l'idée de fonder autour de son bourg une cité fortifiée. Il donna à l'architecte Cuno de Bubenberg l'ordre de dresser des murs et de creuser des fossés. L'architecte s'exécuta ; des propriétaires des environs, las des déprédations de brigands rapaces, vinrent y chercher refuge et protection ; de jolies demeures s'édifièrent à l'abri des murailles et il ne manqua plus rien à la ville si ce n'est un nom.

Berthold avait de grandes qualités, mais il manquait d'imagination. Il réunit dans son château une foule de seigneurs et de gens importants de la région, il leur offrit un grand banquet ; à la fin du repas, il leur demanda de lui suggérer une appellation pour la cité nouvelle.

Les copieuses libations, les plats lourds et nombreux avaient sans doute affecté le cerveau des invités, car tous proposèrent des noms ridicules, ou déjà employés, ou d'une banalité déconcertante. Désolé de voir qu'il avait fait tant de frais pour rien, le duc eut une inspiration :

— Demain nous irons à la chasse et le premier animal que nous tuerons donnera son nom à la ville.

Cet avis fut unanimement approuvé.

Le lendemain, dès l'aube, les hôtes du duc, jeunes et vieux, étaient à cheval ; les trompes sonnaient, les chiens étaient découplés et le joyeux escadron s'élança vers la forêt. On chassa tout le jour, d'ailleurs sans succès. Les chiens avaient beau chercher, donner de la voix, flairer les pistes, on ne parvint à faire lever que quelques lièvres méprisables ou des merles insolents.

La nuit tombait. Il fallut se décider à rentrer au château. Tout le monde était de méchante humeur et Berthold plus que tous les autres, car il considérait cet échec comme un mauvais présage. On arrivait en vue des tours et à proximité des remparts de la cité sans nom quand, tout à coup, les chiens entrèrent en fureur. Les chasseurs se précipitèrent et ils aperçurent un grand ours gris d'une puissance formidable, qui tenait tête à la meute.

Le duc de Zaehringen était renommé pour sa force et son adresse, il saisit un épéu et le lança dans la direction de l'ours qu'il atteignit en plein cœur.

A la place où le fauve avait été abattu, on éleva une porte qui fut la porte de Stalden, auprès de laquelle on peut encore lire cette inscription :

*Hier erst Baer fang.*

Et voilà ce qui explique le nom et les armes de Berne.

L'ours n'est pas seulement taillé dans la pierre sur le fronton de l'Hôtel-de-Ville, sur la tour de l'horloge, sur les fontaines. Il y a aussi à Berne des ours en chair et en os, que l'on conserve avec amour comme les Romains gardent leur louve symbolique.

La fosse aux ours, but de promenade dominicale des Bernois, est maintenant sur la rive droite de l'Aar ; on aime à leur porter du pain, des gâteaux ou des fruits dont ces animaux sont très friands. Jadis, la fosse aux ours se trouvait au cœur même de la ville, près des murs de la prison.

Il ne faudrait pas croire que les ours de Berne soient des va-nu-pieds. Au début du dix-huitième siècle, une vieille fille fort riche de la cité légua, en mourant, soixante mille livres de rentes pour l'entretien de ces bêtes. La famille de la défunte s'éleva contre ce legs, d'autant plus que la testatrice n'avait laissé qu'une rente de cinq mille livres à l'hôpital de Berne pour y fonder un lit en faveur de ses parents. Il y eut un procès que les ours gagnèrent.

Ils étaient maintenant de riches rentiers, ces ours, car soixante mille livres-or au dix-huitième siècle représentaient une jolie fortune. Afin de gérer leurs biens, on leur nomma un fondé de pouvoir, un tuteur, lequel eut un hôtel et un carrosse.

Mais les ours ?...

Le tuteur offrait de somptueux dîners, de belles réceptions ; chez lui on dansait, on donnait la comédie.

Mais les ours ?...

Rassurez-vous. Les ours, véritables propriétaires de tant de revenus, ne manquaient pas d'en profiter ; leur gardien prit le titre de premier valet de chambre et son aide celui de deuxième valet de chambre.

Mais les ours ?...

Nous y arrivons. Les ours ne furent plus jamais battus qu'avec une canne en jonc véritable et ornée d'une pomme d'or. Vous voyez bien que l'on avait songé à eux.

Rien n'est éternel sur notre planète. La Révolution française éclata. On pourrait croire que cet événement n'eût pas de répercussion directe sur le sort des ours bernois. C'est une erreur.

Les Français envahirent la Suisse, arrivèrent jusqu'à Berne, qu'occupèrent les troupes de Brune et de Schauenbourg. Les généraux républicains s'emparèrent du trésor de la ville et, dans ce trésor, était la fortune des ours ; ils ne se contentèrent point de cela, ils emmenèrent deux ours avec eux. Ce fut un deuil national ; les Bernois se consolaient d'être frustrés de leurs richesses ; l'enlèvement de leurs ours leur parut un outrage insupportable. L'argent des ours de Berne reçut d'ailleurs bientôt son emploi : il servit à financer en partie l'expédition d'Egypte et ainsi, jusqu'à un certain point, les ours bernois ont-ils des droits sur les Pyramides.

La paix revint parmi les hommes. Hélas ! Les ours sortirent pauvres de la tourmente. On fit pour eux une souscription qui fournit environ sept cents francs de rente. Comme on était loin du legs de la vieille bienfaitrice ! Avec cette annuité, on peut tout juste nourrir les plantigrades. Ils durent renoncer au luxe, au tuteur, aux deux valets de chambre, au jonc à pomme d'or pour les corrections et se contenter d'un gardien et d'un bâton.

L'histoire des ours bernois ne se termine pas ici. Nous avons dit que leur fosse était autrefois mitoyenne avec le mur de la prison... Il advint qu'un prisonnier eut envie de s'évader et, pour cela, il se mit à creuser le mur de sa cellule. Selon les meilleures traditions des évasions, le prisonnier travaillait la nuit et le travail n'avancait pas vite. Une nuit, il eut l'intuition que quelqu'un creusait de l'autre côté. Il ne se connaissait pas de complice en ville. Qui pouvait être ce collaborateur sympathique ? A mesure que la paroi de pierre s'amincissait, le bruit du dehors devenait plus net ; enfin le dernier bout de mur qui séparait encore l'homme de la liberté fut percé. Le prisonnier sentit l'air frais du dehors sur son visage ! La délivrance ! Avec quelle hâte passa-t-il sa tête par le trou ! Stupeur ! Il se trouva nez à nez avec un ours, qui fut tout aussi étonné que lui de cette rencontre. C'était l'ours qui, entendant creuser, avait bénévolement joint ses efforts à ceux du détenu.

Profitant de la surprise de son collaborateur involontaire, le prisonnier s'échappa ; quant à son complice fourré, il agrandit l'ouverture encore trop étroite pour sa corpulence et il vint tout honnêtement se coucher dans le cachot, ce qui faillit donner une attaque d'apoplexie au géolier au cours de sa tournée matinale.

C'est après cet événement que la fosse aux ours fut transportée là où elle est aujourd'hui.

*André Cuvelier.*

**Les Petits fêtent les Grands**, par M. Matter-Estoppey, 3<sup>me</sup> cahier. — Monologues, dialogues et saynètes pour enfants de 12 à 15 ans. Deux comédies pour jeunes gens et jeunes filles. — Imprimerie Ganguin & Laubscher, Montreux. Prix : fr. 2.—

Voici, aussi fraîche, aussi gaie, aussi et même plus spirituelle que les autres — si c'est possible — la troisième « tranche » des **Petits fêtent les Grands**, monologues, dialogues et saynètes pour enfants de 12 à 15 ans.

Mme Matter-Estoppey est toujours nouvelle, toujours imprévue. Elle est l'observatrice amusée et compréhensive des petits défauts et des grandes qualités de nos enfants. Mais elle ne prêche pas, elle laisse deviner, et c'est ce qui fait le charme de ce qu'elle écrit. Ses monologues, ses dialogues montrent un brio qui n'appartient qu'à elle. Dans ses sketches, dans ses proverbes

en action, les réparties sont toujours naturelles, spontanées. Les enfants adorent jouer ses saynètes. Je songe à la chose exquise qu'est, par exemple, la **Huitième Chèvre de Monsieur Sequin**, et aux comédies pour les plus âgés qui font penser involontairement à un Musset qui aurait été vaudois. Jy.

## GENS DE SCIENCE

UN docteur anglais s'était présenté à la Société royale de Médecine de Londres et ne fut pas élu. Quelque temps après son échec, il envoya à cette savante société le récit d'une cure merveilleuse qu'il venait d'obtenir sur l'un de ses malades.

« Un matelot s'était cassé la jambe ; j'ai rapproché les deux parties de la jambe cassée et, après les avoir fortement assujetties avec une ficelle, j'ai arrosé le tout d'eau de goudron. Le matelot, en très peu de temps, a senti l'efficacité du remède, et n'a point tardé à se servir de sa jambe comme auparavant. »

On discuta fortement sur l'efficacité du traitement ; on allait publier les résultats, lorsqu'arriva une seconde lettre du docteur :

« Dans ma dernière lettre, écrivit-il, j'ai omis de vous dire que la jambe cassée du matelot était une jambe de bois. »

Le docteur Brissaud, qui était un joyeux fantaisiste, rencontra un soir, à dîner, chez des amis communs, une dame qui, au moment du café, le prit à part et lui dit :

— Ah ! docteur, mon mari est malade.

— Vraiment, madame, et qu'est-ce qu'il a ?

— Je ne sais pas, docteur, il se plaint tous les jours... Il est bien bas... Que faut-il lui faire prendre pour le remonter ?

Brissaud prend un air grave et laisse tomber ce seul mot :

— L'ascenseur !

Un malade vient de se faire examiner par son médecin. Il a l'air inquiet.

— A votre avis, docteur, demande le malade, pensez-vous que je puisse vivre cent ans, comme mon père ?

— Quel âge avez-vous ?

— Cinquante-cinq ans.

— Aimez-vous boire ?

— Non.

— Aimez-vous fumer ?

— Non.

— Aimez-vous la bonne chère ?

— Non.

— Aimez-vous le jeu ?

— Non.

— Les femmes ?

— Non.

— Alors, je vous le demande, qu'est-ce que ça peut bien vous faire de vivre cent ans ?

Un médecin, appelé auprès d'une dame qu'il ne connaissait pas, vit au premier coup d'œil qu'il avait affaire à une malade imaginaire. Il lui fit subir le questionnaire d'usage ; la dame avoua qu'elle dormait bien, mangeait et buvait de même.

— Eh bien, dit-il, laissez-moi faire ; je vous donnerai un remède qui vous ôtera sûrement tout cela.

Le docteur Brinaud qui fut un médecin éminent, se promenant un jour avec un ami, aperçut une dame qui venait dans sa direction. Aussitôt il dit à son compagnon :

— Traversons vite... Je ne veux pas la rencontrer.

— Et pourquoi donc ? Tu étais le médecin de son mari ? Est-ce que tu l'aurais fait mourir ?

— Non, répondit Brinaud, je l'ai sauvé.

Un monsieur dont la femme venait d'accoucher, au bout de six mois de mariage, d'un garçon très bien constitué, s'adressa à un médecin, pour lui demander la raison de cette précocité :

— Tranquillisez-vous, Monsieur, dit le médecin, cela arrive souvent au premier enfant, mais jamais aux autres.